

CHAPITRE 1

DÉBUT DES ANNÉES 2000, NOS VIES NE DÉPENDENT PAS ENCORE DES SMARTPHONES...

Eh merde ! C'est bien ma chance, le jour où je décide de quitter François, le ciel me tombe sur la tête. L'orage, faisant fuir tous les locataires de leur habitat sommital, impose sa loi. Plus une seule aile déployée, ni un seul chant d'oiseau..., juste le tonnerre, assisté de la lumière des éclairs qui inscrivent, dans le ciel assombri par les nuages coléreux, un alphabet connu que des dieux.

Comme toujours, c'est « Sub » qui a décidé pour moi !

Sub c'est comme un pote, c'est le surnom donné à mon subconscient. Il décide et réagit bien avant que ma conscience, elle, beaucoup plus réfléchie, ne puisse tempérer les impulsions de Monsieur Sub. Il s'imprègne de mes envies refoulées, de mes pensées les plus cachées et les transforme en réalité, quelles qu'elles soient. C'est pour moi une personne à part entière, un ami, ou un trouble-fête mais, il est toujours le reflet de mon moi profond.

Et donc, c'est sur un claquement de porte, que Sub m'a exhortée à changer de vie. Il a eu raison ! J'ai perdu beau-

coup trop de temps, hélas, et Christine ne pourrait que le féliciter ; excepté qu'elle ne le connaît pas..., forcément !

Christine est une barmaid très énigmatique pour moi. Pour tout qui la découvre, devrais-je dire, car elle impressionne par son style sauvage, voire insaisissable. Elle est le cœur, la loi, la police de ce bar, « Le Pub » où nous avons l'habitude, François et moi, de retrouver la même bande d'amis. Elle détestait réellement François.

Elle le déteste toujours.

Si j'ai vécu plus de cinq ans avec François, aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est Christine qui m'a fait découvrir le véritable visage de ce pantin, sur une soirée. Elle me fit comprendre que si un jour, je voulais être réellement bien baisée, j'avais tout intérêt à changer de mec !

Il y a de cela à peine une semaine. Nous étions arrivés ce vendredi soir vers 20 heures, il y avait déjà du monde, des travailleurs venus oublier leur labeur, leurs problèmes, leurs peines de cœur et tout ce qui accompagne la vie. François, lui, jamais fatigué, fils unique de Papa-Très-Riche, qui pour seule besogne recevait un plantureux salaire à ne rien foutre, méprisait du regard ce petit monde de travailleurs. Il s'en écartait avec dégoût de peur d'être souillé, s'affalait dans son petit coin favori et attendait que la gent féminine admire Sa Majesté Monsieur François. Bien sûr, il a une plastique attirante : blond naturel, des yeux bleus, un corps élancé de mannequin mais, pour le reste, c'est tout pourri !

Côté plan cul, on en fait son deuil ! La virilité, idem ! Il ne reste déjà plus grand-chose surtout que je l'avais rencon-

tré à dix-sept ans, et à cet âge, je ne connaissais rien question sexe..., cinq ans plus tard, je suis au même point, voire pire !

Mon désespoir étant que mes nuits soient seulement nourries de rêves chimériques, érotiques, pour combler le froid qui a envahi le lit.

Mais les rêves sont aussi éphémères que fragiles.

Au Pub, ce soir-là, Christine m'avait carrément hélée d'un mouvement de tête avant que je ne prenne place à côté de Sa-Majesté-Monsieur-François, et pour je ne sais quelle raison, je lui avais obéi, m'installant sur un tabouret de comptoir. Tout sourire, je la regardais. Ses yeux de tigresse étaient pétillants de malice ; elle savait si bien les mettre en valeur, toujours dans un écrin de maquillage de star. Légèrement en amande, avec une couleur indéfinissable passant d'un bleu profond certains soirs à un bleu vert pour d'autres nuits, encore plus félines. Personne ne connaissait son âge, et personne n'osait lui demander. Elle me toisa du regard pour me demander avec ironie :

— Alors, Cécilia, tu es toujours flanquée de Mister F.F... ?

Je n'ai jamais pu dissimuler mes réactions ni mes sentiments et mon air d'ahuri déclenche chez Christine un élégant fou rire.

— Bon Dieu ! si tu voyais ta tête... ? Tu ressembles à un nouveau-né à qui on expliquerait la théorie de la relativité restreinte d'Einstein.

— Oui mais ton Mister F.F..., comment faut-il le décoder ?

Au loin, François étend au maximum son cou pour capter notre conversation, je le devine furieux. Moi, oser planter Sa Majesté devant sa horde de lèche-culs déguisés en amis.

— Laisse-le râler dans son coin, il ne vaut rien ce mec !
... Je ne vois même pas ce que tu fais encore avec ?

Elle a raison, mais bon, dans l'immédiat je ne connais toujours pas la signification de Mister F.F.

— Dis-moi, c'est un secret d'État ton code : Mister F.F. ?

— Non, pas du tout ! dit-elle en riant.

Et elle me plante là, comme une fleur artificielle dans son pot de grenailles ! J'aurais ma réponse quand..., vu qu'elle vient de passer côté salle ?

Mon regard perdu dans mes pensées, une eau de parfum raffinée m'avertit que Christine est déjà de retour avec son superbe sourire.

— Ton cher François t'offre un verre et aimerait que tu le rejoignes !

Son sourire est tellement teinté d'ironie qu'elle a bien du mal à se contenir.

— Je me demande bien pourquoi il voudrait que je sois à ses côtés ? Il m'ignore totalement quand j'y suis !

— Simple, tu es son faire-valoir !

— Qui, MOI... ?

— Bien sûr ! Regarde-toi ; tu es faite pour l'amour, tu as tout pour incendier les hommes et ton François est connu pour être le roi des nuls au lit ; alors... !

Les yeux écarquillés, je réédite mon discours :

— MOI, j'incendie les hommes... ? Et LUI, il est connu comme nul ?

Sub se réveille pour me confirmer qu'il le savait depuis longtemps ; forcément il est toujours aux premières loges et sait tout ce qui se passe dans ma vie intime. Je ne dirais

pas sexuelle, il faudrait qu'il y ait du sexe pour parler de vie sexuelle !

— Pour ce qui est du verre, je vais prendre un J&B-Perrier, c'en est même une urgence !

Avant que je ne termine ma phrase, mon J&B-Perrier, plus que généreusement servi, se retrouve sous mon nez. D'un clin d'œil compatissant, elle me gratifie de son merveilleux sourire.

J'engloutis une bonne dose en oubliant le Perrier, j'ai trop envie de me sentir libre, un peu ivre. J'ai surtout envie de me faire défoncer par un véritable mec, super beau mais, surtout LE baiseur du siècle ! L'alcool débride ma pudeur, me réchauffe dans tous les recoins de ma petite personne de 158 centimètres ; au secours, il me faut une bite entre les jambes ! J'en serais presque à prier pour avoir un orgasme ; un vrai de vrai, pas un synthétique !

— Pauvre petite Cécilia, tu vas prendre feu, dit-elle en riant.

D'un signe de tête je lui dis oui, ce qui semble la ravir. Sans rien demander, elle me retire le verre qu'elle place sous le doseur et me ressert une double dose de J&B en y ajoutant direct le Perrier.

— Ne te saoule pas trop vite, tu n'as pas l'habitude, et puis il faut que je t'explique pourquoi je l'ai surnommé Mister F. F.

Là, elle a raison, je vais vite ressentir l'effet du J&B et ma curiosité, attisée par Sub, aimerait savoir le pourquoi de ce surnom ?

— Cela veut tout simplement dire : Monsieur Fake Fucker ; tu comprends un peu l'anglais ?

– Oui..., j’ai bien compris ! Si j’avais seulement su que tout le monde était au courant...

J’ai plutôt envie de pleurer ou de me cacher ; je suis si humiliée depuis cinq ans et à mon insu.

– Je suis désolée de te l’apprendre, je croyais que tu le savais. Pas seulement qu’il soit nul au lit, ça tu as dû t’en apercevoir, mais, qu’il est la risée du Pub. En plus et surtout, qu’il ne sait même pas embrasser ; il embrasse comme les acteurs... J’appelle ça : « Le Gourami-Kiss ! »

– NON..., c’est pas vrai ? Et ça aussi, tout le monde le sait ?

D’un signe approbateur empli de compassion pour moi, elle me dit oui.

– Tu as déjà remarqué comment s’embrassent les acteurs et actrices... ?

– Oui mais... ?

– Mais quoi ?... Bon, je t’explique : j’ai eu un aquarium de poissons exotiques d’eau douce et, dans ceux que j’avais achetés, il y avait un couple de Kissing Gourami. On ne les vend jamais séparément ; ils s’embrassent comme des vedettes hollywoodiennes : jamais la langue, rien que des lèvres qui se plaquent les unes contre les autres, soit, jamais de pénétration linguale ! Et avec ton mec, la pénétration... alors là, tu auras beau prier tous les dieux, tu n’auras aucun miracle, ma belle.

Je vis avec un Kissing Gourami ! Dommage qu’il ne pût être un têtard, il aurait pour le moins frétille du flagelle ! Christine a tout résumé : ça relèverait du miracle.

Quand j’y repense, même au début de notre relation,

alors qu'il avait un peu plus de cœur à l'ouvrage... Quelle désillusion pour la toute première fois ! Ce ne fut qu'une cruelle déception, pour moi.

Je m'attendais à un feu d'artifice, à l'image de son physique, mais la première nuit se transforma en nuit d'encre. Une terrible frustration. Elle se résuma en six minutes : il mit sa tête entre mes cuisses, j'y ai cru trois secondes puis, deux coups de langue après, suivi de la petite pénétration rapidos, il s'écroula sur le côté en me tapotant la cuisse comme s'il prétendait m'avoir envoyée tutoyer les étoiles ! Je me suis plutôt cassé la gueule dans le noir ! J'avais fini la nuit avec des yeux de hibou furax qui fixaient désespérément le plafond. C'est alors que je suis devenue une pro de la masturbation, en désespoir de cause.

– Tu te remémoires de bons moments... ? Me lance-t-elle en m'adressant un clin d'œil.

En réponse, je lui offre une grimace.

Soudain, je sursaute, tellement absorbée par ce face-à-face avec Christine, par cette soirée inespérée, que j'avais complètement zappé Sa-Majesté-Monsieur-François, subitement transformé en un stupide et insipide étranger. De rage, il me frôle et me persifle à l'oreille :

– Tu es devenue lesbienne, maintenant !

– Avec une hétéro... ? Y a pas à dire, tu as l'œil toi !

Je me retourne d'un mouvement sec et le dévisage :

– Pour une fois que je m'amuse, fous-moi la paix, va exhiber ta superbe plastique devant celles qui ne te connaissent pas encore et fous-moi la PAIX !

Putain ! j'ai osé lui dire ça et assez fort pour que ses

potes l'entendent. Je n'y crois pas moi-même ! Merci J&B !
Il me toise du regard, furieux mais décontenancé :

– Tu pourrais bien ne plus JAMAIS en jouir de ma superbe plastique, MINUS !

Christine devient tigresse et lui crache sans retenue :

– HÉ ! TOI... TU TE CALMES... COMPRIS !

Il blêmit ; il la craint. L'ambiance devient insupportable. Heureusement, un mot va briser ce duel et me donner le fou rire : jouir. Il a dit jouir, lui ! Ce con ne sait même pas le conjuguer dans sa vie sexuelle. Les yeux en larmes, je regarde Christine, suffoque et m'exprime avec peine :

– Il a dit que je n'allais plus jouir... Oh ! ça c'est trop venant de lui !

Fou de rage, et d'une voix rauque, il m'ordonne avant de retourner dans son coin :

– Arrête de boire ! tu es ridicule !

Malgré l'injonction de François, je suis toujours au comptoir ; il n'est pas question pour moi de quitter mon tabouret surtout après les félicitations de cette merveilleuse barmaid. Je dois dire que je me sens libre comme l'air, et à présent, il sait enfin ce que je pense de lui. Elle me regarde avec admiration puis m'attire à elle pour me chuchoter :

– Tu sais ce qu'il te faudrait : rencontrer quelqu'un qui pourrait te retourner dans tous les sens, tant, que tu ne saches plus où tu es. Je ne voudrais pas que tu retombes sur le clone de Mister F.F. ! Un jour je t'emmènerai dans un endroit, une boîte mais...

À ce moment précis, un bel inconnu entre et se dirige,

fier comme un roi vers Christine, qui s'illumine à sa vue, à en oublier de terminer sa phrase. Putain ! ce type est beau comme un dieu grec, pour ce que je peux voir, évidemment. Il lui dépose un tendre baiser sur la bouche, style Gourami-Kiss, la regarde puis la plaque tout contre lui et viole ses lèvres. Maintenant je comprends pourquoi elle a des dents si blanches ! J'en reste bouche bée devant ce spectacle torride. D'une pirouette, Sub refait surface rouge d'excitation en m'affirmant que je suis déjà toute mouillée et qu'il serait préférable que je ferme la bouche. Quel rabat-joie ce Sub, je le vire direct !

Christine doit avoir l'habitude, car elle revient pas plus émue ni bouleversée que lorsqu'elle sert un verre.

— Tu l'as déniché où cette merveille ? Je lui demande, affamée de me nourrir d'un véritable homme.

Je ne peux attendre qu'elle se décide ou non à m'en parler. Je veux savoir, tout savoir ; j'ai envie qu'un tel homme m'embrasse. J'en rêve tellement que s'il posait juste une main sur mon épaule, j'en jouirais. La salope, elle passe sa langue sur ses lèvres... J'en ferais sûrement de même, à sa place !

— C'est justement de ça que je voulais te parler avant que Robert n'arrive.

Mmm, Robert, j'adore ce prénom qui m'était insignifiant, il y a encore cinq minutes.

— Un soir, nous irons toutes les deux boire un verre au Blue Night, seulement, elle s'arrête de parler avec un soupçon d'appréhension dans les yeux. Je dois te prévenir des hommes que tu rencontreras là, ce ne sont pas des tendres ; comment te dire...

Je ne l'avais encore jamais vue stressée et c'est communicatif.

– Dis-moi ce qui te tracasse dans le fait d'aller boire un verre là ?

– Ce n'est pas le fait d'aller boire un verre là ! C'est plutôt le fait de te trouver en face d'hommes qui sont... hors normes ! Très loin de monsieur Tout-le-Monde. Ce sont de véritables mecs charismatiques ; toi, là toute seule, tu serais une petite souris dans le terrier d'un renard. En d'autres mots, s'ils ont envie de te croquer, ils le feront que tu sois d'accord ou pas ! Sans parler du patron de la Boîte ; il est beau comme une star de cinéma : l'acteur américain Jeremy Renner, si tu connais ? C'est carrément son sosie, excepté que lui, il ne joue pas la comédie.

– Oooh, c'est pas vrai ! J'adore cet acteur, ce genre d'homme, il est magnifique avec son style un peu bad boy, provocant et toujours sûr de lui, là je craque ! dis-je affalée sur le comptoir.

Je suis en train de cramer le siège de mon tabouret ; bon, le J&B en est un peu la cause aussi !

Christine, me fixe perplexe, se ravise :

– Ah oui, d'accord ! J'aurais peut-être pas dû te le décrire de cette façon ; c'est mon défaut..., j'aime toujours comparer les hommes que je connais à des acteurs. Je suis désolée Cécilia. Pour info, celui qui est le meilleur ami du patron, lui, ressemble à un autre acteur américain, Gerard Butler. C'est lui qui est venu tout à l'heure. Dans la pénombre tu ne l'as sûrement pas bien vu ?

– Tu rigoles ? Je l'ai dévoré des yeux ! Et, pour ce que

j'ai vu... il est suuublime, sans parler de sa façon de t'engloutir la bouche, je t'avoue, je lui chuchote les derniers mots, j'ai bien cru jouir en vous voyant.

– Toi, tu as vraiment trop bu ! C'est juste sa manière de dire bonjour. Je ne vis pas avec lui et il n'est pas mon compagnon. Il ne l'est plus depuis longtemps. Nous sommes amis mais, par le passé, j'ai eu de bons moments avec lui ; tout comme avec le patron.

Comment fait-elle pour m'annoncer, en restant de marbre qu'elle a connu des hommes qui déclencheraient, rien qu'à les voir, un orgasme sismique et planétaire sur la gent féminine... ? Juste une banalité pour elle !

Là, il n'y a plus de doute, je vais faire un malaise ! Savoir qu'elle a couché avec ces deux merveilles, quoi qu'ils fassent dans leur vie, je m'en fous. Je vendrais mon âme au Diable, épouserai Lucifer, accepterais tout pour brûler entre leurs mains.

– Je te préviens, Cécilia, et ce n'est pas une blague, tu n'y vas pas SANS moi ; tu as BIEN COMPRIS... ?

Ma parole, elle me donne un ordre !

– Laisse-moi un peu de temps pour planifier notre petite sortie, je vois que pour toi il y a urgence. Je te comprends, mais je te demande juste de patienter encore quelques jours. Voilà mon numéro de téléphone, ne le passe à personne et recontacte-moi fin de la semaine prochaine, d'ac ?

– OK, chef !

Je lui fais un salut militaire en preuve d'obéissance tout en prenant le sous-verre en carton où figure son numéro. Elle secoue la tête de gauche à droite, étonnée de ma réaction.

— Si je te demande ça, c'est pour ton bien. Tu mérites d'être bien baisée, d'avoir du bonheur mais, je ne voudrais pas qu'on te fasse du mal, tu comprends au moins ? Je ne rigole pas !

Je découvre une autre facette de cette énigmatique barmaid, agréablement protectrice.

En réponse, j'acquiesce d'un signe de la tête. Christine retrouve son beau sourire.

Ses paroles dansent dans ma tête...

Je pourrais donc un jour être enfin possédée par un homme beau et viril.

La pluie me fouette le visage, l'orage se déchaîne me ramenant à la réalité. Les rues sont transformées en rivières, les avaloirs sont repérables aux bouillonnements du reflux des eaux pluviales, régurgitant systématiquement dans les caniveaux, sur les trottoirs, sur tout ce qu'ils peuvent leur indigestion.

Dans cet enfer, il me faut trouver un hôtel, vite, très vite ! Il est déjà 19 heures...

Mon sac de sport, où j'y ai fourré le strict minimum, ressemble plus à un aquarium à bretelles et mes escarpins à talons hauts dégorgent à chaque pas.

Cette fin d'après-midi, après une violente dispute, j'avais bien essayé de contacter Christine pour lui dire que ce n'était plus vivable François et moi. Mais elle n'avait pas répondu.

J'avais alors profité du départ précipité de François, parti je ne sais où d'ailleurs, pour le quitter.

Il y avait une chose qui était sûre, je devais en finir avec lui. On en était arrivé à se détester... Surtout après la fameuse soirée au Pub, où j'avais découvert le surnom du pantin.

Je voudrais vivre une aventure exaltante avec un véritable mec, découvrir la passion, l'amour, me sentir désirée, remplie par une queue téméraire, et, si le miracle peut se produire, qu'elle m'offre un orgasme.

Pour cette fugue, je suis juste équipée de mon sac de sport étoffé de quelques vêtements et ma volonté farouche de quitter cette vie... qui me semble être plus une mort !

CHAPITRE 2

Je n'ai jamais aimé Bruxelles, trop de béton, trop de pavés-casse-gueule, trop de pollution avec en prime, des hôtels trop chers. Si j'avais atterri à Bruxelles, ce fut par hasard tout comme ma rencontre avec François ; quand par malheur je suis tombée amoureuse de ses beaux yeux, de son sourire ravageur. Comment aurais-je pu savoir, moi la petite fille de la campagne de la province de Liège ?

Au début de ma relation avec François, j'avais travaillé pendant trois ans dans une bijouterie. Hélas, le patron après cinquante ans d'exploitation remit son commerce à un jeune couple. Mon travail s'arrêta ce jour-là. Ayant été correctement payée, j'avais pu mettre une belle somme de côté pour les : au cas où ; et, je ne voulais surtout pas vivre aux crochets de François. Ballotée au gré du vent violent, je distingue enfin une enseigne lumineuse : HÔTEL.

Sans m'attarder sur le style de cet hôtel, je m'y engouffre. Putain de bordel de merde ! mes yeux sont prêts à exploser ! Et ce sera encore pire pour ma carte de crédit qui va se retrouver vite dépouillée. Je suis dans un cinq étoiles ! Merde et remerde ! De plus, je ressemble à une grenouille, quelle honte !

Habité d'une classe innée, le réceptionniste m'accueille par :

– Bonsoir, Madame, avez-vous réservé... ?

Une folle envie de lui répondre : bien sûr, la suite royale comme d'habitude, James Bond va me rejoindre ; il arrive juste le temps de descendre de son jet privé ! Sub me fait remarquer que dans ce genre d'établissement, si on n'a pas au moins un million sur son compte courant, on n'a pas droit à l'humour ! Merci Sub, reçu 5/5 !

Tout en me dirigeant vers la réception, je lui réponds avec politesse :

– Hélas, non Monsieur ! J'espère toutefois qu'il est possible d'avoir une chambre ?

Et là, il me pose « LA » question que je ne me suis même pas posée :

– Oui, Madame, sans aucun problème ; ce sera pour combien de nuitées, Madame... ?

Dieu merci, il a les yeux rivés sur son ordinateur ; il ne voit pas à quel point je reste bouche bée, une véritable cloche sans son marteau jusqu'au moment où il relève la tête.

– Euh, oui évidemment, je ne suis pas très sûre..., je peux vous dire au moins... trois ; et puis, après on verra. Désolée, comme je viens de vous le dire, je ne suis pas très sûre...

– Bien Madame, je vous inscris donc du vendredi sept juin jusqu'au lundi neuf à quitter pour 11 heures au plus tard, sauf si vous désirez rester ; auquel cas, il faudra nous prévenir le dimanche soir. S'il vous plaît pourrais-je avoir votre carte d'identité ?

Il m'encode dans son ordinateur comme une vache d'abattoir, me présente, avec un sourire de courtoisie, le

boîtier pour valider le paiement des trois nuits puis, me tend le ticket qui me sert de récépissé. Je n'ose même pas jeter un coup d'œil sur le montant... Sub me soutient moralement, courage me dit-il, tu es libre, c'est ce qui compte le plus pour toi.

En effet, je suis libre, mais à quel prix ? Il me suffit de baisser les yeux sur le petit ticket, que je tiens fébrilement entre les doigts. En attendant l'ascenseur, je respire à fond et expire doucement, il faut que je bascule mon regard vers ce bout de papier, je ne vais pas en mourir, il faut juste basculer mes yeux sur... Mais, les portes de l'ascenseur s'ouvrent, m'offrant ainsi un court répit. J'appuie sur le bouton numéro 4 et me laisse balader jusqu'à mon étage. Bon, je découvrirai dans ma chambre le prix de cette dernière, avec un verre de J&B, il y a toujours un mini-bar dans les hôtels avec les meilleures marques d'alcool.

J'y suis enfin. Après le long couloir au tapis rouge très luxueux, très feutré ; je referme la porte sur mon passé. Adossée à cette porte, des larmes s'écourent tranquillement le long de mes joues, en silence... Et dire qu'il y a une semaine, j'étais au Pub, je me sentais forte comme un soldat, un Marine ! À présent, je ne sais plus ce que je fais, ce que je suis et pourquoi je vis ? Les idées noires m'envahissent. Et si je mettais fin à mes jours..., ici ? De toute manière, je n'ai jamais connu le bonheur ; jamais été aimée. Pourquoi ça changerait maintenant... ? Ce serait tellement plus facile de me foutre en l'air ! Personne ne me pleurera, personne ne me regrettera..., ça c'est la seule certitude de ma vie puisque je suis née dans une famille qui ne me voulait pas !

J'ai toujours eu le sentiment d'être en trop, mes parents me l'avaient assez répété : « Tu n'étais pas voulue, ta naissance est un accident ! ». J'étais née sans racine, une famille qui me refoulait tel un ectoparasite. C'est ainsi que l'on jette un voile de haine sur le couffin d'un petit être sans défense qui n'a pas demandé de venir au monde. Mais, par une incomparable malchance, je suis là, toujours en vie avec l'atroce conviction que ce voile de haine me collera à la peau tout au long de mon inutile existence.

Larmes sur larmes...

Sub déboule fou de rage, me hurle qu'à 22 ans on a toute la vie devant soi. Pfft... ! Dégage Sub !

Du coup, je n'ai plus peur de regarder le montant des trois jours et trois nuits de la chambre ; je fixe le ticket, constate amèrement qu'un bon dixième de mes économies sont dans les caisses de l'hôtel. Et il me faut encore croire en la chance ! Comment vais-je faire pour m'en sortir ?

La preuve d'avoir une raison de plus de me foutre en l'air. Je n'ai plus envie de rien, ni de baiser, ni de vivre ; je veux juste en finir. Mon horizon est noir comme mon passé.

Cap sur le mini-bar. Je prends toutes les miniatures de J&B que j'engloutis, les unes après les autres, je veux m'explorer la tête. Je suis dans le couloir de la mort. Laissez-moi partir...

La Grande Faucheuse pourrait être ma seule amie, mon seul antidouleur, anti-chagrin, « LA » solution... Pour tous les malheureux, les inutiles tels que moi, c'est une aubaine de pouvoir compter sur elle.

Laissez-moi partir... Ma vie n'aurait été, alors, qu'une étoile filante ; on la voit et on l'oublie aussi vite...

« Driiing... driiing »

Beuh ! je me sens nauséuse, la langue collée au palais, les yeux pesant une tonne et, un mal de crâne tel que j'ai envie de me décapiter.

C'est quoi cette sonnerie ? Mes gestes sont lents et hésitants, je titube sur un sol de petites bouteilles avant de décrocher cet instrument de torture qui m'inflige des milliers de marteaux dans la tête.

– Allô... ?

– BONJOUR MADAME...

Non, pitié pas si fort, doucement mon gars, j'ai envie de vomir... !

– Allô, Madame... ? Vous m'entendez... ?

– Oui, oui, Monsieur...

– Désolé de vous déranger mais, il n'y a aucune instruction concernant votre petit déjeuner, que désirez-vous ?

Deux secondes mon gars, il faut que je rassemble ma cervelle..., elle manque à l'appel !

– Café, s'il vous plaît, surtout pas de croissant, du pain complet et fromage blanc, merci.

– Bien Madame, ce sera servi dans 5 minutes.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à m'appeler Madame, je ne suis pas mariée ! Font chier grave avec leur madame à la pelle !

Je shoote dans toutes les bouteilles qui jonchent le sol et me rue vers la salle de bains, ouvre le robinet et décolle ma langue du palais. Je relève la tête pour constater le

désastre : une tronche à la Picasso, beurk ! Une douce voix me fait sursauter :

– Madame, votre petit déjeuner est servi.

Déjà ? Suis-je habillée ?... Euh, oui je le suis toujours d'hier !

C'est une adorable petite gamine au teint frais, elle au moins, qui ressemble à une rose, d'un pastel si délicat, avec ses petites taches de rousseur, ses boucles brunes qui encerclent son visage parfait. Une poupée vivante. Putain ! je prends un fameux coup de vieux face à elle. Horrifiée, je jette un coup d'œil sur le sol décoré de ma beuverie d'hier soir. Comment expliquer à cette poupée le profond désespoir qui m'habitait, lorsque j'ai allégé le mini bar, malheureusement il n'a pas déménagé.

– Veuillez m'excuser,... je vais ramasser.

Tout en parlant, je m'abaisse rapidement, trop rapidement ; ce qui m'occasionne une douleur insupportable de la racine des cheveux jusqu'aux ongles de mes doigts de pieds sans parler de mes yeux sortis de leurs orbites !

– Attendez Madame, je vais le faire.

Vraiment un ange, cette petite poupée qui ramasse le tout avec sourire et dextérité. Après avoir comptabilisé les bouteilles vides, elle recharge le mini bar de ce que j'avais vidé hier soir.

Le calme est revenu.

L'ange est parti, ayant effacé toute trace de ma culpabilité, sauf ma tronche de Picasso, bien entendu ! Pour un tel miracle, ce n'est pas un simple petit ange qu'il me faut ; c'est carrément la main de Dieu et, s'il pouvait exister,

qu'il me donne un peu d'amour. Juste le droit d'être utile sur cette terre, car, sans amour, sans quelqu'un qui vous aime, à quoi sert notre vie ? Je voudrais de la nourriture pour mon cœur, des caresses pour mon corps ; mais pour tous ces miracles, il faudrait qu'il y ait un Dieu. Un véritable qui soit bon et tout puissant, pas comme l'autre qui a envoyé son fils se faire crucifier avec en prime, la souffrance d'avoir dû porter sa croix et sa couronne d'épines qui ensanglantait son visage. C'est ça l'amour ? Même le Diable n'aurait pas cette cruauté !

Je suis toujours aussi perdue qu'hier, toujours aussi inutile, toujours aussi mal aimée, toujours aussi vide de sens, toujours sans famille et, toujours cette envie de faire la connaissance de Dame La Grande Faucheuse !

François revient à mon esprit, ce qui me fait un peu sourire. Je l'imagine essayant de contacter Christine, sans succès, avec son nouveau jouet : son téléphone cellulaire, comme il le nomme. Le problème est qu'il n'arrive même pas à décrocher quand cet ovni sonne ! Évidemment, ses neurones avaient été pensionnés juste à la fin de ses études... très courtes, avec un diplôme offert par papa. Depuis, Papa qui avait créé son entreprise, avait engagé en tant qu'administrateur fiston et le rémunère à coups de jetons de présence malgré sa sempiternelle absence ! Papa avait vite compris que son absence était préférable s'il voulait que le succès de son entreprise perdure. Hélas, ce père ne pouvait combler le vide cervical du fils adoré, donc pour l'honneur de la famille, il sauvait les apparences.

Retour au pragmatisme, mes problèmes vestimentaires,

mes problèmes de survie, et tout se bouscule dans ma tête. La panique s'empare de moi... je suis si seule au monde !

Les vêtements que j'avais fourrés dans mon sac de sport sont inutilisables, à part un jeans. Pffft, il va me falloir faire du shopping. Encore des frais.

Grâce au petit déjeuner, je reprends un peu vie, pas assez pour planifier ma journée mais, j'espère que pas après pas, je vais relever la tête et surtout mon moral. Ma tronche de Picasso s'éclipse, à ma plus grande satisfaction ; quoi que, j'aurais peut-être dû essayer de la vendre comme sous-cœuvre d'art pour me faire un peu de pognon. Puisque Picasso arrivait à vendre ses horribles têtes décomposées, pourquoi pas la mienne... ?

Même si je ne me sens pas encore très bien, je retrouve un peu de force. Je dois protéger à tout prix cette petite flamme.

Et puis, elle est partie où, ma libido ? Celle qui aurait incendié tout un continent ? Je te supplie de revenir ma belle, revient me donner vie, revient me donner envie... Envie de me battre... J'ai tellement besoin de toi, de ton feu.

As-tu oublié ? C'est pour toi que j'ai quitté François !

Avant de prendre ma douche, j'étends un tee-shirt sur le lit pour le défroisser, c'est le plus convenable de ceux que j'avais emportés. Quand je pense à la garde-robe qu'il m'a fallu abandonner, toutes mes robes en soie, j'en suis malade !

La douche a un effet très revigorant, je me sens déjà beaucoup mieux. Sub s'en réjouit et me réinjecte, par bonheur, une bonne dose de libido. Du coup, je revois Christine se faire dévorer la bouche par ce fameux Robert ; je me remémore la description du patron du Blue Night :

selon elle, le sosie du trèèèè sexy Jeremy Renner. Rien qu'à cette pensée, tout mon corps s'enflamme... enfin !

Sub revient à la charge, il a peur que la ressemblance ne soit pas aussi probante que le prétend Christine. Il a également peur d'une éventuelle déception qui me plomberait le moral et surtout, il a peur que je m'y rende sans elle. Pour lui, la meilleure solution serait de recontacter Christine au vu de toutes ses mises en garde. Soit, selon elle, se rendre seule dans cette boîte serait de la pure folie...

Oui, bon, j'avais bien saisi tout son discours. Mais franchement, je pense qu'elle en fait un peu de trop et, qu'elle veut surtout vivre ses délires hollywoodiens ; ceux de personnages de fiction, de thrillers haletants où les gangsters et les proxénètes font loi. Elle devrait, de temps à autre sortir de ses rêves cinématographiques, on n'est qu'en Belgique !

De plus, je ne vais pas demander la permission à une barmaid que je connais que très sommairement. J'ai essayé de téléphoner, elle n'a pas répondu. Point final.

Pour Sub, il y a sosie et sosie. Pas faux mais, si je ne vais pas voir par moi-même, je ne le saurai jamais donc, j'irai seule. Et puis, qu'il y ait sosies ou non, s'ils me plaisent, je ne ferai pas la grimace. Fin de la discussion, mon cher Sub !

Me voilà enfin habillée. Le système de lisser le tee-shirt sur le lit, l'avait un peu défripé ; ce n'était pas parfait, juste acceptable.

Dans l'immédiat, il me faut une robe pas trop sage ni trop sexy ; je ne veux pas avoir l'air d'une prostituée ni d'une none !

C'est parti pour une après-midi de shopping.

CHAPITRE 3

Je me reluque dans le miroir, l'œil critique et me déclare digne pour une sortie en boîte. Ce n'est peut-être pas la robe qui tue mais, j'avais pu dénicher une en soie, avec l'avantage qu'elle me dénude partiellement les épaules. Cette merveilleuse matière s'évanouit, avec grâce, sur le dessus de ma poitrine. Ayant la chance ou la malchance d'avoir de petits seins, je peux facilement me passer de soutien-gorge.

Je me détaille, une dernière fois devant le miroir, passe les doigts dans ma longue chevelure, certes, un peu trop longue à mon goût puisqu'elle me frôle le bas du dos. Tant pis ! Ce n'est vraiment pas le moment de changer de coupe ni de couleur. Et tant pis aussi pour ceux qui n'aiment pas les tons d'un roux légèrement acajou cuivré ; avec mes yeux verts, je ne me vois pas autrement !

Ma robe, d'un gris bleu foncé, est presque parfaite. Sans être moulante, elle épouse les formes de mon corps, flotte avec élégance autour de lui et a l'avantage d'être ni trop longue mais, assez courte pour montrer mes jambes. Je stresse comme si je me présentais à un entretien d'embauche ; c'en devient ridicule !

Relaxe ! c'est juste une sortie en boîte et, heureusement, je me suis déjà renseignée sur le lieu de celle-ci, car je n'ai pas été équipée à la naissance d'un GPS. Donc, tout va dans le meilleur des mondes... Heu, c'est Sub qui parle ou moi ? Bof, quelle importance, il vit en moi !

Je me jette hors de cette chambre d'hôtel avant que je ne recule. Il me faut l'avouer, l'angoisse est en train de me bouffer le ventre à un tel point que, j'ai envie de vomir, de rester ici.

Je suis envahie d'une sensation très désagréable, celle de me plonger dans un film catastrophe. Ah non ! S'écrie Sub, tu ne vas pas souffrir du syndrome de Christine : la Cinéματο-Addiction-Mélodramatico-Hollywoodienne... ? Waouh... Il a fait court là ! Mais il a raison, je dois redevenir pragmatique. Forte de cette décision, j'inspire pleins poumons dès mes premiers pas à l'extérieur, ça va aller, ça doit aller.

Il fait très chaud en ce mois de juin, les arbres semblent accablés par la chaleur alors que nous ne sommes toujours qu'au printemps ; les pauvres, ils ressemblent tous à des saules pleureurs, transpirant leur sève. Malgré mon poids plume, je me sens lourde aussi, plombée par les 28° de cette fin de journée. De mon état de grenouille d'hier soir, je me transforme en lézard.

Je marche, je marche les yeux perdus dans le vide, mes neurones trop occupés par mille et une questions existentielles. Je m'aperçois que je viens de louper une enseigne lumineuse qui aurait dû m'interpeller ; avec l'insolente clarté qu'offre le ciel dégagé de tout nuage, il est très difficile de distinguer un néon allumé. Lentement, je reviens sur mes pas.

J'y suis !

La chaleur a subitement disparu. Mon sang se glace, Sub se taille, et devant moi, je découvre une volée de marches plongeant sur une lourde porte en bois de mille ans, pour le moins... Putain ! Mais c'est quoi cette boîte ? D'emblée, l'endroit me paraît glauque ; et si je faisais demi-tour ?

Trop tard ! un grincement me fait sursauter, un nuage de fumée se fait la belle, puis une forme humaine derrière ce nuage s'impose ; je déglutis. L'humain me fixe. Je reste plantée là, incapable d'un mouvement ; je m'étonne même de pouvoir encore respirer. Je voudrais imiter le nuage de fumée mais hélas, je suis fixée au sol. Putain de merde ! ce n'est pas vrai... la forme humaine n'est autre que Robert, « LE Robert » de Christine et je suis toujours comme une momie dans son sarcophage... HELP... !

Il ressemble à l'acteur... je ne sais plus quel nom encore... ? Ah, oui ! Gerard Butler en mille fois plus cynique. MAIS BOUGE, me hurle Sub, bouge !

– HAHAAHAHA ! Alors, vous allez passer toute la soirée devant l'escalier ou vous allez tenter le grand plongeon ?

Ses yeux sont d'un bleu ravageur, ses dents d'un blanc éclatant, et son rire caustique me tétanise. Stupidement je lance un :

– Je me posais juste la question à savoir si c'était déjà ouvert... ?

Il rit encore plus fort, si fort qu'un inconnu passe la tête dans l'embrasure de la porte, par curiosité, puis s'éclipse.

– Vous la trouvez fermée la porte grande ouverte... ?

C'est ça rigole bien, fous-toi de ma tête. Tout compte

fait, j'aurais peut-être dû venir avec Christine. Avec elle, je n'aurais pas subi ce style de bienvenue. Plus question de fuite pour moi. Donc, avec un courage incommensurable, je décide de descendre ces marches.

Le Robert de Christine, s'est déplacé sur le côté et d'un mouvement parallèle, ses mains m'indiquent le chemin vers l'entrée ; c'est sûr que je ne l'avais pas vue ! Il ne sait pas faire un temps mort avec son cynisme ? Et puis ça va, j'ai assez vu son râtelier plus blanc que blanc !

— Eh bien voilà ma p'tite ! on est arrivé comme une grande !

Quel humour !

Brrr, l'endroit est glacial et presque vide, seuls quelques hommes, gros fumeurs draguant leur cendrier plein, occupent la deuxième table près de la porte d'entrée. L'inconnu qui avait passé la tête pour satisfaire sa curiosité s'y trouve. Ils discutaient à voix basse mais, à ma vue, le silence s'installe. Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?... Je ne me suis pas trompée, ce n'est pas une boîte réservée aux homosexuels... ? Il n'y a que des hommes, ici !

Je frissonne, et pour cause ; ce bleu nuit sur les murs, l'éclairage qui sort de nulle part mais, qui diffuse une luminosité lunaire, me glace le sang. Pour couronner le tout, le comptoir est en inox. C'est la boîte iceberg ! Moi qui suis fragile, je vais attraper la crève ici.

Instinctivement, je me dirige vers le premier tabouret de bar, celui qui est tout contre le mur à la partie la plus courte du L que forme le comptoir. C'est assurément par raison de sécurité que j'ai choisi cette place. Premièrement

je vois tout qui entre ; deuxièmement tout qui est installé et troisièmement, c'est le chemin le plus court si je dois me casser de cet endroit à vitesse TGV. Monsieur Ironie revient vers moi, avec son détestable sourire carnassier, et m'apostrophe :

— Vous allez boire quelque chose, je suppose... ?

— Oui, je...

Putain, j'y crois pas ! Le mufle ! il n'a même pas eu la politesse de prendre ma commande. Si c'est comme ça, je m'en vais ; je saute sur cette excuse pour quitter cette boîte à cons ! Déjà la bandoulière de mon sac accrochée à l'épaule, je pivote sur le siège du tabouret, bien décidée à partir, quand un verre, de ce que je suppose être du whisky, accompagné de la petite bouteille de Perrier se retrouvent face à moi.

NON ! ce n'est pas possible, comment sait-il... ? Christine ! Il n'y a qu'elle à connaître mes goûts et ce charmant barman ! LA HONTE ! Je ne peux pas rester, non, ce n'est vraiment plus possible, pitié. Et ce con de Robert-Hollywood est planté devant moi, tout sourire ! Je le HAIS ! Je la HAIS cette Christine !

— Buvez, vous êtes toute blanche ! ricane-t-il.

Forcément, dans cette boîte je suis en phase d'être cryogénisée. Même le Soleil aurait froid !

Pourquoi j'obéis comme un petit chien ? Bien malgré moi, j'ai saisi le verre que je suis en train de vider en oubliant l'eau. La seule chose qui me vient à l'esprit est la surprise d'avoir du J&B. Donc, Christine a dû faire le tour de tout ce que j'aime et, le pire... j'ai envie d'en pleurer, sur